Document generated on 04/27/2024 9:53 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Je n'imagine plus d'ailleurs que le présent

Hélène Boissé

Number 48, Spring 1991

Autour du mythe de Danaé

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14946ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Boissé, H. (1991). Je n'imagine plus d'ailleurs que le présent. *Moebius*, (48), 47–52.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

JE N'IMAGINE PLUS D'AILLEURS QUE LE PRÉSENT

Hélène Boissé

À Danaé

Signe et décor

Tu écrivais l'eau
l'heure nouvelle depuis
le silence chaud des cigales
où je serpentais
autre entre les herbes
à quelques peaux
de nous rencontrer

pour vivre le poème

Août

Je parcheminais le jour
nu sous ta chemise
s'inscrivait prudente l'émotion
retenue entre nos têtes
où pendait
un silence de vivant

cet été la vue
naît en nous

Composé le vendredi

Le soleil lézardait les mots
de la transparence sur le papier
sous les aisselles
un parfum d'humus
recommençait le monde
avant la mue des eaux
fossiles

nous
vivons à quelques lignes de nous ouvrir

Le soleil manifeste
un horizon

En août le sang résiste
ne résiste pas dévie
autour l'appel
d'autres épaules

préverbal l'amour
refait le singulier

À présent
j'écris

La mémoire convertit le décor
haut silence
la lumière s'écoule
oeuvre et discours
tatouage déployé sous nos peaux
aïeules

cependant la vie perd
d'elle-même

Semblable tu écrivais
la différence

Sur mes épaules
la vie réfléchit
le poème

la montagne grave
l'alphabet
m'efface

En septembre la vue rougit

On naît à l'autre
une peau en retard
entre les doigts se faufile
une impression de corps
dans un geste accompli
par la langue

je retiens deux voix
souvent les lèvres

Décor à isoler

Je suis d'un souffle
manuscrite dans l'immédiat
d'après nos deux premières
tentatives de vie

la peau l'oeil la joue
contre l'éternité

Je n'imagine plus d'ailleurs que le présent

On répare l'intime
en entrant ici
découvertes
dans le passage des origines
on peaufine le temps
à même les images
où pendaient
désertes
les serpentes

Ni le chaos
ni même le néant

Pour vivre en poème
les réalités remuent
ciel et terre

la vie s'éprouve
dans la traversée
des corps